

Avant-propos

En quoi consiste ce pavé?

Ça a l'air de Mémoires, parce qu'il y a pas mal de souvenirs.

Exemple : à quinze ans, il devient catholique fervent, puis trois mois plus tard athée indécrottable – adversaire déclaré de la laïcité. Mais aussi de l'art contemporain « nihiliste » (Serra, Ryman, Cage, Klein, etc.).

Ça pourrait être une anthologie de l'humour moderne. (Est-ce que le sexe, ça peut être sale? Oui, si c'est bien fait.)

Ne pas manquer « Top 22 » : les raisons pour lesquelles un Top 10 du cinéma ne se peut pas selon Moreno.

Ça a l'air aussi d'un bloc-notes, parce qu'il y a beaucoup d'idées. Idées, dans les deux sens du terme :

- je hais toutes les religions ;
- voici un jeu de société, à base de mots.

Bloc-notes aussi, comme on rêve tous d'en avoir un... ou dix. Un bloc où l'on note les choses qui passent, les merveilleuses choses qui passent, avant qu'elles ne disparaissent tout au fond du temps¹ :

- inépuisable spectacle de la réalité ;
- la vie, comme un paquet cadeau à ouvrir.

Les mystifications et transgressions de toute nature sont évidemment un temps fort de *Victoire du bordel ambient* :

- usurpation d'identité (vente par correspondance, Internet, PTT) ;

1. « N'importe quelle histoire, si vous y songez bien, n'est jamais qu'une histoire de gens qui s'entre-tiennent, se querellent ou se saluent longuement pour prolonger leur réunion sur une terre où tout semble passer et où tout s'enfuit au fond du temps. » (André Dhôtel, *Le pays où l'on n'arrive jamais*)

- interviews (radio & TV) truquées;
- destruction scientifique du digicode (à ne pas manquer).

Et puis il y a aussi les idées: celles qui sont offertes au lecteur, celles que le public ne connaît pas: plusieurs jeux, quelques procédés infailibles, et les dessous de certaines inventions.

Et puis, surtout, avant tout, c'est une anthologie d'iconoclastie!¹

- classiques Larousse;
- Bach revu par Loussier;
- l'affaire Vélasquez;
- 33 tours écoutés en 45 tours;
- Orange mécanique;
- le MIDI;
- Bachotron;
- Célimènes;
- les chefs;
- les orchestres;
- les instrumentistes;
- copie des tableaux;
- photocopie;
- « PAO »;
- grandes « cathédrales ».

Car cet homme-là mène une campagne, ou plutôt plusieurs:

- pour le remplacement des œuvres d'art originales par des photocopies;
- pour la suppression du mot « juif »;
- contre la Turquie dans l'Europe;
- contre le luxe;
- pour une vaisselle diversifiée et pour la diversification en général;
- contre le soutien au mariage homosexuel.

1. « Qui s'attaque à des tabous ou à des idoles: stars, personnages en vue ou unanimement respectés. » (Wiktionnaire) Un iconoclaste est « une personne qui cherche à détruire tout ce qui est attaché au passé et à la tradition ». (Encyclopædia Lachalis) « Personne qui s'oppose à toute tradition (d'ordre littéraire, artistique, politique, ou autre), qui refuse un culte établi; qui se livre à des destructions gratuites, sous prétexte de modernisme. » (CNRTL)

L'ouvrage est composé de plus de deux cents articles, entrelardés de nombreuses « ruptures » :

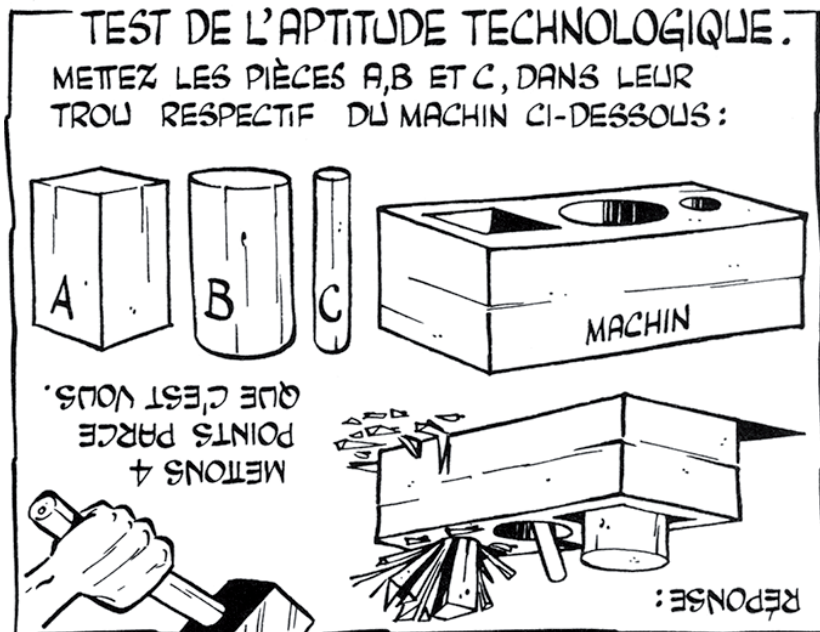
– des citations (consistantes) de grandes signatures de l'humour international : Campanile, Ford, etc., sans compter un texte de Philippe Muray et une apostrophe de Cavanna ;

– d'autres citations, brèves (« Je tiens beaucoup à ma montre, c'est mon grand-père qui me l'a vendue sur son lit de mort »), toutes marquées du sceau de l'humour, jamais de la profondeur ;

– des blagues, inédites ou gravement méconnues ;

– de la musique (extraits de Bach) ;

– des vidéos de tous types, notamment alpestre.



Gottlieb

Montaigne, le prof et les Allemands

VBA *stands for* Victoire du bordel ambiant.

Théorie du bordel ambiant (Belfond, 1990; Livre de Poche, 1992; L'Archipel, 2002) est lisible ici : <http://www.bibliorom.com>

@1 - Rosette d'officier aux Arts et Métiers

Les vœux les plus originaux de l'immédiat après-guerre (35 mégaoctets): voir @1,4.

TBA2: Ça commence là.



@1,1 - Les fraises du lycée Montaigne

Accoler les mots « fraises » et « lycée Montaigne » peut sembler étrange, mais vous allez comprendre les raisons de cet apparentement.

Nordmann, mon prof principal, se révèle très vite – comme on ne disait pas encore (et vous verrez que je n'exagère pas) – atypique.

Dès le mois de novembre, sur l'unique chaîne de télévision, NOUS le voyons tous un soir à 20h30: quand je dis nous, je veux dire tous les élèves de la sixième A15, plus sans doute les élèves de ses autres classes, tous les parents d'élèves, le proviseur, le censeur, le surveillant général, les pions et, bien sûr, la cohorte de ses collègues.

Nordmann est, en effet, aux côtés de Pierre Bellemare, un animateur frais émoulu de son anonymat.

L'émission est un jeu « fédérateur », comme diraient de nos jours les professionnels du marketing, un jeu qui s'appelle « Télé Match ».

À la question « Quelle est votre profession? », notre véritable icône de professeur principal (français-latin) répond sans se démonter : « Musicien. »

Lui, Nordmann, qui signe notre carnet de correspondance avec les parents, MENT.

Et comme si ce mensonge éhonté ne suffisait pas, Nordmann exhibe une scie musicale, dont il affirme qu'elle est son instrument et qu'il va nous en administrer la preuve. S'ensuivent alors cinq minutes de cauchemar sonore : la scie est un des plus pénibles instruments connus, tant par son répertoire, inexistant, que par sa musicalité, épouvantable.

Explication (donnée par nos parents) : un candidat à un jeu cérébral ne peut être professeur. Car un professeur, ça sait TOUT. (Comme si une telle trahison de la vérité suffisait, quand nous avons dix ans, à expliquer la vie!)

Le jeu se déroule, les épreuves ont lieu. (Aujourd'hui, Nordmann aurait sans doute fini par gagner son poids en rillettes.)

Mais Nordmann persiste à vouloir nous laisser un souvenir impérissable. Quelques semaines plus tard, il nous dicte en classe de français un drôle de texte d'aventures avec des policiers et des bagarres dans lequel je remarque (et je l'ai retenue) la phrase suivante : « À l'issue d'un règlement de comptes, il fut assassiné par des malfaiteurs et abandonné sur place ; quand il fut devenu mort et nauséabond, la police découvrit son corps », etc.

L'élève dénommé Moreno entend distinctement MORT ET NAUSÉABOND.

Chaque élève (nous étions cinquante, ainsi que le prouve la photo de classe) avait droit à un traitement du même acabit. (J'ai évidemment oublié les quarante-neuf autres.)

L'élaboration de ce texte avait dû occuper Nordmann pendant des jours et des jours, pour nous imposer à tous compléments d'objet direct, imparfaits du subjonctifs, vocatifs, ablatifs, accusatifs et stances – les chères stances des latinistes. Elle n'a peut-être pas l'air très fameuse, cette anecdote, mais on verra dans un instant qu'elle dépasse quand même un peu l'entendement. Patience.

Cette classe de sixième (la sixième A15 très précisément) comptait, je l'ai dit, 50 élèves (dont une fille), c'est dire si nous étions à peine sortis de la guerre mondiale, la Shoah, Hiroshima, etc.

Nordmann en vient donc à nous raconter une anecdote liée à la guerre (nous sommes en 1955) : à l'été 1944, partageant avec quelques autres une grange pour dormir, ils sont tous capturés par une patrouille allemande chargée des repréailles après un acte de terrorisme.

Tout simplement et sans fioritures inutiles, on les conduit au poteau d'exécution, situé à quelques kilomètres.

Ils marchent les mains en l'air, précédés et suivis par des soldats armés de mitraillettes; leur dernière heure est venue.

QUAND SOUDAIN, le soldat schleu chargé de pointer Nordmann repère dans le fossé une fraise, et se baisse pour la cueillir.

Vigilance suspendue, donc, Nordmann a le bon réflexe et prend ses jambes à son cou.

Mitraillades immédiates, tacatac, piou, piouuuu, chasse à l'homme: on le manque.

Et voilà comment, dix ans après Yalta, devenu (ou redevenu) professeur de français, Nordmann est là pour nous raconter l'histoire.

Même à dix ans, nous avons conscience que cette aventure est l'affaire de sa vie; je ne me souviens pas que nous ayons applaudi (trop jeunes), mais l'histoire s'est arrimée à nos mémoires, en tout cas à la mienne.

L'histoire de Nordmann semble à peu près terminée, mais grâce aux nombreuses années qui – vous avez remarqué? – ne cessent de s'écouler, on va voir qu'elle peut continuer un peu.

Un tiers de siècle plus tard, j'habite un quartier mal fréquenté (les tapins du boulevard de Strasbourg), et je remarque à plusieurs reprises un piéton qui ressemble fort à mon cher et premier professeur de français.

Un jour, n'y tenant plus (mais rongé par le trac), je l'aborde et lui demande: « Ne seriez-vous pas M. Roger Nordmann? » Même s'il bégaye un tout petit peu, sa réponse est fulgurante: « Oui, Roland Moreno, je suis votre ancien professeur de français, et j'ai fait quand vous étiez en sixième une dictée où votre nom apparaissait de la façon suivante: "Il fut assassiné par des malfaiteurs et abandonné sur place; quand il fut devenu mort et nauséabond, la police découvrit son corps" », etc.

Stupeur est un mot un peu faible pour qualifier le sentiment qui m'envahit alors, devant cet éminent professeur qui avait eu des milliers d'élèves, auxquels il avait sûrement fait (pourquoi s'en serait-il privé?) le coup de la dictée surprise.

Trente années s'étaient écoulées, je le répète, et il faut absolument savoir que je n'étais en rien un élève remarquable: dans la moyenne tout juste (10, 11, 8,5), plutôt mauvais en latin, discipliné sans plus, se tenant comme il faut sans se faire remarquer. Peu de punitions.

Nordmann n'avait donc aucune raison de se souvenir de moi ni de mon décès nauséabond.

J'ajoute que certaines des confidences qu'il nous fit, à ma femme et moi, qui étions montés prendre un café, lui conférèrent un charme supplémentaire:

« Je suis maintenant principal du lycée Rodin [ex-Montaigne], qui est toujours situé aux Gobelins.

— Ah ah?

— J'ai l'habitude de pratiquer l'amour payant (aller aux putes, comme on dit), ce que je ne peux faire dans mon quartier, étant donné ma position éminente et certains parents d'élèves toujours prompts à sauter sur une occasion de critiquer le corps enseignant.

— Oh oh!

— C'est ainsi que je viens régulièrement à Strasbourg-Saint-Denis, pour faire mon marché en quelque sorte. Voilà pourquoi vous me voyez souvent sur votre trottoir. »

Afin de nous éloigner de ce terrain quelque peu glissant, je lui demandai alors des nouvelles de son fils, Jean-Thomas, qui fut mon condisciple en classe de cinquième et qui a bien voulu nous faire l'amitié de représenter ce soir son père, trépassé depuis trois ans.

« Il s'est fait élire député européen, mais ça ne l'empêche pas d'accompagner mon activité de scie musicale.

— ???

— Je m'installe à un coin de rue bien fréquenté, je joue et il fait la manche. Nous nous sommes produits récemment à un carrefour situé près de la gare centrale d'Amsterdam. Mon autre fils m'aide aussi, parfois.

— Mais puisque vous dites être soucieux de votre réputation, faire la manche n'est-il pas problématique?

— Un peu, vous avez raison, c'est pourquoi je m'installe plutôt à Saint-Germain-des-Prés, ou au Forum des Halles. Loin de la place d'Italie.

— Et les affaires sont-elles bonnes, votre casquette est-elle bien pleine?

— Hélas non! La scie musicale est un genre qui ne plaît pas trop, et les passants ne donnent pas grand-chose. »

L'histoire de Roger Nordmann se termina une dizaine d'années plus tard, avec un carton d'invitation comme celui que vous avez reçu : Nordmann était promu dans l'ordre de la Légion d'honneur, et nous étions conviés au ministère des Affaires étrangères (mystère du circuit des décorations).

Nous y sommes allés bien sûr, quarante années après l'épisode de la dictée : accolade, puis applaudissements très Quai d'Orsay, sans commune mesure, à mes yeux, avec l'envergure du personnage que ces gens avaient sous les yeux.

Je n'ai donc pas pu m'empêcher d'interpeller mon professeur pour lui demander de raconter l'histoire du peloton d'exécution.

Il fit un peu sa chochette (normal, cette anecdote était pour lui un grand standard), mais il s'exécuta et des applaudissements nourris le saluèrent comme il le méritait...

... l'histoire de LA FRAISE.

Après ce travail d'intense écriture, moi aussi j'ai commencé à adorer le portrait de ce prof :

- qui ment à la France entière ;
 - inaugure un jeu télé, à une heure de grande écoute ;
 - en profite pour y « jouer » de la « scie musicale » ;
 - se livre sur la littérature à des agressions rien moins qu'oulipiennes ;
 - profite lâchement d'une certaine veine poétique du soldat envahisseur ;
 - puis prend ses habitudes avec les frangines du quartier Strasbourg-Saint-Denis ;
 - sans cesser de se produire publiquement avec son improbable instrument ;
 - muni d'une casquette pour mieux collecter les fruits de la charité publique ;
 - en tant que principal d'un lycée français prestigieux, au moins par son nom !
- (Six minutes quarante-deux. Thierry Lhermitte, à la voix inimitable bien que vingtenaire, propose un enchaînement.)



VIDÉO :
Thierry Lhermitte

@1,2 - Origine de ce chantier

Résumé de la situation : j'ai commencé le 15 novembre une suite à ma *Théorie du bordel ambient*, qui, en 1990, avait connu chez Belfond un certain succès (plus de 200 000 exemplaires), en vente encore aujourd'hui.

Voilà comment ça s'est passé : j'ai voulu mettre *par écrit* l'histoire que j'avais prévu de *raconter* pour ma cérémonie d'officier de la Légion d'honneur.

L'histoire s'appelle « Les Fraises du lycée Montaigne », et j'ai eu tellement de plaisir à l'écrire (sur le clavier de mon Mac) que j'ai repris goût à la frappe et que j'ai continué.

« Frénésie » éphémère : douze semaines.

Un souvenir amenant une anecdote, je me suis aperçu, terrorisé, que c'était bel et bien la rédaction de mes mémoires que j'avais entreprise mais, vocabulaire

corrige *in extremis*, je me dis maintenant qu'il suffit d'appeler ça « mon vécu ». Ou encore, parlant comme « Le Déserteur » de Boris Vian, « *mon cher passé* ».

J'ai évidemment pris l'habitude de me servir des notes prises par-ci par-là tout au long de ces dernières années, et de quelques bons extraits de mon journal de bord (connu sous le nom de *Déliro*). Ces perles que la plupart de mes contemporains se contentent de poubelliser après avoir souri, moi je les conserve précieusement, je les indexe et je les retrouve !

Il y a aussi des bribes de certaines de mes croisades (art contemporain, art tout court, etc.).

@1,3 - Moments de solitude (1/17)

- 7534 *Personne qui ne fait pas de bises quand elle fait la bise.*
3270 *Subir des coups de genou dans son dossier dès le début du spectacle.*
6414 *Recopier son vieux carnet d'adresses.*
6973 *Itinéraire qui se perd dans un pli de la carte Michelin.*
2876 *Tyrannie de ceux qui vous font quatre fois la bise.*
1963 *Se pencher pour ramasser ses clés et faire tomber stylo, lunettes, monnaie et téléphone portable.*
8957 *Essayer de replacer la porte dans ses gonds sans s'engueuler.*
4935 *Se retrouver seul pour replacer la porte dans ses gonds.*
5000 *Léger recul de votre animal domestique qui vous fait douter de votre baleine.*
2733 *Repas avec des personnes qui vous veulent du bien et qui n'aiment pas les Noirs.*
8479 *Ami qui n'est pas là parce qu'il est mort.*
4518 *Numéro qu'on ne se décide pas à supprimer de son répertoire.*
8788 *Coup de vieux pris par quelqu'un qui ne vous reconnaît pas non plus.*

@4,2 - Marjolaine dans l'autobus

À Montaigne en sixième, je me lie rapidement d'amitié avec Daniel Mességué qui, comme son nom ne l'indique pas suffisamment, est toulousain. Mon père étant de l'Ariège, je me sens famille.

Nous partageons le 112 du soir (et souvent du matin), autobus qui dessert les lointaines localités de Vitry (pour Mességué) et Choisy (terminus pour moi).

Je ne sais à quelle vitesse, nous nous mettons d'accord sur un projet commun : séduire Marjolaine.

Échappée des *Poèmes saturniens*, Marjolaine Labaye n'est pas bien grande et parle avec la voix pointue des Méridionaux qui s'essaient à perdre l'accent :

*Est-elle brune, blonde ou rousse? Je l'ignore.
Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.*

Dans mon souvenir, elle est aussi belle que son prénom, et bien davantage en tout cas que la chanson de Francis Lemarque.

Pas de problème, elle rentre chez elle en métro par Corvisart, et change à Place d'Italie. Hardiment, un soir, nous lui proposons un bout de chemin.

Elle accepte, et nous voici embringués dans je ne sais quelle session de relations extérieures où, pendant des minutes et des minutes, il faut tenir la distance, dire des choses, dire, rire, dire...

Puis arrive l'instant où elle prend sa correspondance (vers Austerlitz?) et par conséquent où nous nous séparons.

Je crois qu'elle nous tend sa main, que nous serrons vigoureusement l'un après l'autre, et elle s'éloigne.

Nous échangeons un regard entendu, et ensemble, nous regardant bien dans les yeux, nous proclamons cette mystérieuse sentence: « Ça avance à grands pas. »

Bien que mon souvenir sur l'anecdote Marjolaine s'arrête là, je suis bien certain soixante ans plus tard de la précision de cette phrase: Dieu sait combien la suite a pu démentir cette affirmation fanfaronnante (je n'ai le souvenir d'aucune liaison entre Marjolaine et l'un quelconque de ses soupirants), c'est quand même sur ces « grands pas » que se fige ma mémoire.



VIDÉO :

Extrait lu par Jacques Delaporte

@4,3 - Yves Montand

Mais on ne peut pas raconter cette histoire sans citer le hit-parade: en 1956, à la radio, c'était Francis Lemarque qui tenait le haut du pavé avec « Marjolaine »:

*Marjolaine
Toi si jolie
Marjolaine
Le printemps fleurit*

Or, Francis Lemarque n'est pas un inconnu du petit Moreno.

C'est lui qui compose les plus belles chansons d'Yves, Yves Montand, Yves le héros familial: « Bal, petit bal », « Broadway », « Les Routiers », « Le Petit Cordonnier », « Cornet de frites », « Quand un soldat », « Toi tu ne ressembles à personne », et surtout Paris, « À Paris », la bouleversante rengaine de Lemarque dont Montand fit le succès que l'on sait avant que Sylvain Robert ne la métamorphose en l'authentique chef-d'œuvre des Céliènes (avec l'aide d'un Ludwig van Beethoven qui passait par là, Sylvain a juste su rabouter ce texte merveilleux à cette mélodie, la plus belle du monde – c'est du moins ce que Moati et Mitterrand nous ont appris le 21 mai 1981, rue Soufflot).

Le disque, c'est-à-dire le tourne-disque, prélude à la hi-fi, entrée en matière dans l'électronique. Ce qu'on verra plus loin, avec « Naufrage », « Chochotte », « Stéréo », etc.

Voilà comment Marjolaine Labaye, aussi, me guide vers la carte à puce « à grands pas ». (Marjolaine, bien davantage que le pauvre Mességué.)

C'est vrai qu'Yves Montand a occupé une place disproportionnée dans mes souvenirs, dans le cuir de « mon cher passé », disproportionnée eu égard à cinquante autres artistes de variété de cette époque (Aznavour, André Claveau, Charles Trenet, Philippe Clay, Gilbert Bécaud...), cette place tient évidemment au fait qu'il était sans cesse sur les lèvres de mes parents (mon père, surtout) et qu'il était en relation mécanique avec cette chose incompréhensible, le tourne-disque qui tourne et qui chante.

Du tourne-disque sort un fil avec deux prises banane, que l'on branche dans l'« entrée » du poste de radio. Il y a donc un continuum entre la matière électrique (*électrique*, puisque ça passe par un fil) du tourne-disque et la matière (inconnue) malaxée à l'intérieur du poste de radio. Ce qui me fait me propulser un an en avant.

Le prof de français, oui, encore un, Dujardin, celui qui sera le héros de l'histoire suivante, nous a demandé d'apporter en classe un poste de radio pour écouter une émission pédagogique. C'est moi qui l'ai fait, fayot comme je suis sans doute. Un matin d'hiver, je suis venu avec le poste familial et nous avons passé du temps, en classe, à tenter d'accrocher la station émettrice. Je crois que l'opération s'est soldée par un échec.

Mais enfin, c'était un premier pas: Moreno = radio.

On la tient donc, la fichue transgression chère à l'heuristique (autoproclamé) que je devins sur le coup de mes trente ans. (Papiers officiels, création de la société: Profession? Heuristique. Ridicule.) Classe de français, prof militant communiste (comme ma mère), boules puantes, radio à la main, boules puantes – radio, radio –, effort, effort ridicule.

En relation avec cette chose fascinante aussi, technicienne comme personne, la Frégate: parce que c'est en conduisant qu'on chante Yves Montand. La Frégate, cela rappelle ces tours et ces tours de la place Péreire, les yeux rivés sur le tableau de bord de chaque voiture stationnée, tentant de voir quelle était sa vitesse maxi au compteur. Des dimanches matin entiers, par grand soleil, en vois-je encore de ces garçons de dix ans fascinés par le « tachymètre » (comme on ne disait évidemment pas) et les fameux 220, parfois 240 et même... psssu-tissui, je n'ose pas dire le chiffre tellement il doit être dingue!

Et ce 220, s'il avait un rapport avec les volts du secteur? Les volts qui tuent? La vitesse, sûrement.

@4,4 - Troupes aéroportées

Puis intervient la crise égyptienne: Nasser qui veut nationaliser le canal de Suez, les Français et les Britanniques qui se déchaînent contre un tel projet, l'expédition de troupes aéroportées, un début de conflit dans lequel – quoique né au Caire – je ne me sens aucunement impliqué.

Je n'en ressentirai d'ailleurs, on va le voir, que des effets collatéraux des plus picaresques. Rationnement de l'essence (canal de Suez fermé, route du pétrole coupée, etc.) oblige, il n'y a plus qu'un bus sur cinq pour nous ramener le soir à Vitry et à Choisy.

Nous faisons la queue au terminus, avec en tête une stratégie bien définie qui consiste à monter les derniers dans les bus à plate-forme. (Ils ne le sont pas tous.)

Là, nous prenons place contre la rambarde, regardant droit dans les yeux les automobilistes qui suivent le bus, et, dès que notre teuf-teuf a pris un peu de vitesse, nous...

Pas facile à confesser à froid, comme ça, sur le coup de 4h05 du mat', mais... nous pissons.

La rambarde est en effet ajourée, et ne descend que jusqu'à 10 cm de la plate-forme: c'est donc à 45° que nos jets sont orientés, et le pipi, loin de s'accumuler sur nos chaussures, se déverse sur la route en jolies sinusoïdes.

Lequel de nous deux a eu l'idée?

Le fait est qu'à dix ans, l'on n'est encore pas trop loin de l'univers du pipi dans lequel on était enfermé à trois, quatre ou même cinq ans.

En tout cas, ça nous situe bien: expérience irréproductible désormais.

Enfin, ça nous amuse et nous nous regardons même avec une certaine fierté. Fierté de faire un truc défendu à ce point (pisser en public, ça salit bien un peu les chaussures, et puis le pantalon aussi – ou la culotte?) dans l'absolu

incognito de cette plate-forme d'autobus. Et c'est la nuit. Il doit donc être au moins 6 heures. La nuit est là en tout cas.



VIDÉO :

Extrait lu par Claude Zidi

@5 - Farces et attrapes

À onze ans, j'avais découvert à Choisy-le-Roi une véritable caverne d'Ali Baba : un magasin de farces et attrapes.

Les mystifications de toute nature devaient déjà me tarauder, puisqu'il ne m'a pas fallu longtemps avant d'y faire ma première (et unique) acquisition : une paire de boules puantes.

Dépourvu de tout argent de poche comme je l'ai été jusqu'en classe de quatrième, je me demande d'ailleurs comment j'ai pu financer cet achat.

Tout fiérot, j'ai apporté la chose à Montaigne, et les copains ont commencé à monter des projets d'application.

On décida finalement que la classe cible serait celle d'un prof de français nommé Dujardin, et que le complice Garant procéderait au lancer, pendant la récré précédant le cours de français.

Ce qui fut fait.

Mais le degré de scandale atteint par la chose n'avait pas été prévu du tout. Une sorte de commission d'enquête fut diligentée par la direction du lycée (censeur + surveillant général, j'imagine) et, surtout, un prof se distingua en prenant la chose en main personnellement.

C'était un prof d'anglais du nom de Borel.

Borel nous prit entre quatre yeux les uns et les autres (notamment Garant et moi), en nous faisant le serment que ce que nous indiquerions ne serait jamais utilisé contre nous, ni même rapporté aux autorités disciplinaires de Montaigne.

Devinez quoi? Nous l'avons cru, et lui avons tout révélé la bouche en cœur!

Moyennant quoi je fus aussitôt renvoyé deux jours du lycée, pour « avoir introduit des boules puantes dans l'enceinte de l'établissement », tandis que Garant en prenait quinze, pour les avoir lancées.

Du côté des parents, la punition que j'eus à subir fut sans nuances : m'étant fait au même moment voler mon vélo pour avoir oublié de cliquer l'antivol, je fus privé de bicyclette jusqu'à l'âge de seize ans ; c'est dire si j'y regardai désormais à deux fois avant d'introduire farces et attrapes dans l'enceinte de mon lycée.

La chronique ne dit pas si Jacques Borel sut par la suite soutenir le regard des élèves ainsi trompés, mais cela ne l'empêcha pas de connaître, dix ans plus tard, la célébrité avec le prix Goncourt qu'il décrocha pour *L'Adoration*, un bouquin sur sa mère, l'amour filial, etc. Il est mort en 2002.



VIDÉO :

Extrait lu par Agnès Varda